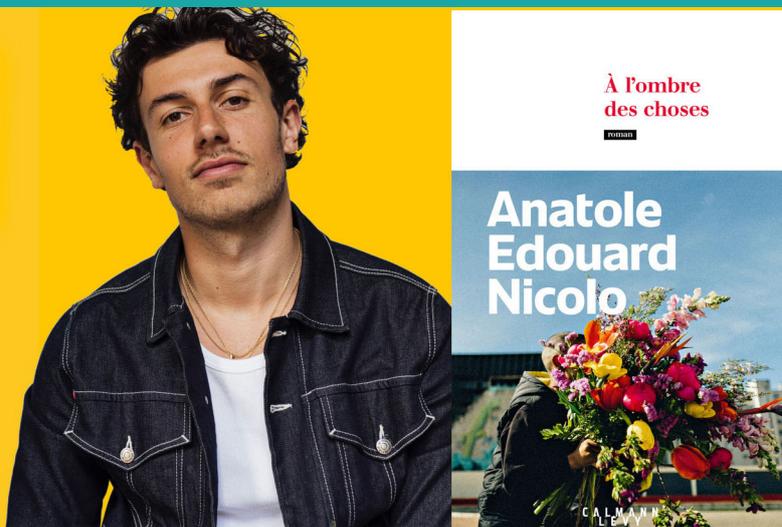


# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



## Sommaire

- Dossier**    Prix « Envoyé par La Poste ».  
Anatole Édouard Nicolo, lauréat de la 10<sup>e</sup> édition
- 02**        Édito
- 03**        Entretien avec Anatole Édouard Nicolo
- 07**        Extraits choisis - À l'ombre des choses
- 08**        Le prix « Envoyé par La Poste » : 10 éditions
- 15**        Vincent La Soudière, Le batelier de l'inutile
- 17**        Pierre Adrian, Hotel Roma (Sur les traces de Cesare Pavese)
- 19**        Dernières parutions
- 21**        Agenda

# Édito

## Anatole Édouard Nicolo remporte le Prix « Envoyé par La Poste » 2024 avec « À l'ombre des choses »

« Je suis tombé amoureux de la littérature parce que je me suis reconnu dans une phrase de Rilke qui m'a bouleversé. » Anatole Édouard Nicolo

Primo-romancier de cette rentrée littéraire, Anatole Édouard Nicolo a reçu le Prix « Envoyé par la Poste » pour *À l'ombre des choses*, publié chez Calmann-Lévy. Cette distinction lui a été remise par Philippe Wahl, Président-directeur général du Groupe La Poste et Olivier Poivre d'Arvor, président du jury, le 3 septembre dernier lors d'une cérémonie à l'hôtel de Choiseul Praslin qui marquait la 10<sup>e</sup> édition du prix. Une table ronde animée par Anne-Marie Jean, déléguée générale de la Fondation, réunissant éditrices et anciens lauréats – notamment Laura Poggioli (2022) et Alexandre Seurat (2015) – a été organisée pour l'occasion. Les auteurs de la sélection 2024 étaient invités à lire un extrait de leur ouvrage ou à envoyer une vidéo s'ils ne pouvaient être présents. Cette année, Mokhtar Amoudi, lauréat 2023 (*Les Conditions idéales*, Gallimard), faisait partie de la composition du jury. Ce sera au tour d'Anatole Édouard Nicolo en 2025.

*À l'ombre des choses* est un roman inspiré de l'histoire de son auteur qui, après le divorce de ses parents, a vécu dans un foyer pour familles démunies avec sa mère et dans un squat avec son père. Un lien complexe et touchant l'unit à un frère de trois ans son aîné. Supportant mal ce déclassement social, cette précarité, ce dernier se montre véhément et surtout déterminé à trouver sa voie rapidement : ce sera la musique. Il deviendra un rappeur célèbre. Quant au narrateur, il se sent « à l'ombre des choses », de la société, du succès de son frère... Il est dans une quête d'amour et de reconnaissance. Une rencontre décisive lui permettra de découvrir la littérature, la poésie, de lire des auteurs du monde entier et d'affirmer son goût pour l'écriture.



# Entretien

## avec Anatole Édouard Nicolo

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Le jury de la 10e édition du prix « Envoyé par la Poste » a couronné votre roman, *À l'ombre des choses*, publié chez Calmann-Lévy. Que ressentez-vous en recevant cette distinction littéraire ?**

**Anatole Édouard Nicolo :** Lorsque Philippe Robinet (Directeur des éditions Calmann-Lévy) me l'a annoncé, j'étais en vacances, loin de la vie parisienne et de la sortie du livre. J'ai crié de joie ! J'étais heureux. C'est pour moi un formidable accomplissement. J'ai toujours vu le monde littéraire comme étant mystérieux, lointain, et aujourd'hui, en recevant ce prix, je me sens dans le présent. J'éprouve un sentiment de légitimité.

**On comprend qu'il s'agit d'un roman autobiographique, que cette famille est la vôtre. Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ce livre ?**

**A.E.N. :** Ce texte est avant tout un roman, pas une autobiographie. À travers l'histoire du narrateur et de ses rencontres, j'ai voulu m'adresser à toutes les personnes qui se sentent invisibles, qu'on ne voit pas, qui sont dans l'ombre. Dans l'ombre de quelqu'un, d'une famille, de la société... Écrire une histoire où l'on parle de ces gens s'est imposé à moi... Lorsque j'ai découvert l'écriture, j'ai ressenti une forme de liberté que je n'avais jamais connue auparavant. La littérature m'a sauvé la vie. J'avais un quotidien moyen, gris, sans intérêt, et j'ai découvert une passion.

**Les premiers souvenirs du narrateur sont ceux du foyer social à la différence de son grand-frère...**

**A.E.N. :** Mon grand-frère a compris ce déclassé social, sa

violence, car il se souvenait des jours heureux en famille dans une belle et grande maison, avant le divorce de nos parents. Alors que moi j'étais trop petit pour pouvoir faire des comparaisons. Mes souvenirs commencent avec le foyer social, un milieu très dur, précaire, dans lequel j'ai grandi, avec une certaine naïveté d'ailleurs. Et quand nous logions chez notre père, c'était dans un squat. Dans le roman, G., le grand-frère, est vindicatif, colérique, mais sa colère est un moteur qui lui permet de s'en sortir, d'avancer dans le domaine musical. Anatole, le narrateur, est, quant à lui, dans une quête d'amour constante, une quête de reconnaissance. Le foyer social est un environnement où l'amour n'a pas vraiment sa place. Il faut d'abord être fort avant d'être tendre. Il aura plus de difficultés à s'épanouir.

**Il y a quand même de jolies rencontres dans ce foyer social...**

**A.E.N. :** Il y a eu de jolies rencontres en effet et c'est pour cette raison que les personnages du roman font preuve de vulnérabilité. J'ai voulu insuffler une fragilité dans chacun d'eux car les rencontres tiennent toujours à un fil. Ce qui m'intéresse dans l'humain c'est avant tout la fragilité.

**Est-ce que le « je » du narrateur est venu tout de suite ou avez-vous d'abord essayé d'autres dispositifs qui auraient mis davantage de distance ?**

**A.E.N. :** Le « je » est venu immédiatement car écrire ce roman a été un besoin. J'ai d'abord déversé tout ce que j'avais dans le ventre et j'ai parlé en mon nom propre. Puis, lorsque j'ai compris que ces écrits devenaient sérieux,



Anatole Édouard Nicolo

30 août 2024

© N. Jungerman

Anatole Édouard Nicolo est né en 1996. Après avoir évolué dans le domaine du sport, il se consacre désormais à l'écriture de scénarios. *À l'ombre des choses* est son premier roman.

je me suis demandé si j'allais conserver le prénom « Anatole » et le pronom « je ». Je craignais que ce soit trop personnel, qu'on le prenne comme un *ego trip*. Finalement, j'ai opté pour la sincérité et j'ai gardé le dispositif premier. Je voulais que ce soit un roman sincère, généreux et ouvert aux autres.

**Parlez-nous de ce titre : À l'ombre des choses... Vous écrivez : « Son succès projetait une ombre sur tout ce que j'étais mais c'était précisément cette ombre qui me poussait toujours plus loin... »**

**A.E.N. :** L'idée de l'ombre se développe en trois stades. Le roman, dans lequel on suit la trajectoire d'un enfant jusqu'à l'adolescence, débute avec la description du foyer social, bâtiment que l'État mettait à disposition des familles démunies. Il était proche d'une église, à proximité des maisons bourgeoises, des familles respectables. Une fois rentré chez soi, les portes et les stores se fermaient rapidement pour cacher la misère. On ne recevait personne, pas même pour les anniversaires des enfants. C'était une ombre dans la société, une honte aussi. Ensuite, le frère du narrateur, G., devient une personnalité dans la musique. Il attire toute la lumière à lui et Anatole va être plongé dans l'ombre. Puis, ce dernier se met à distribuer des flyers et ce métier précaire lui fait prendre conscience de son invisibilité. Personne ne s'intéresse à lui. Le fil rouge du texte est l'ambivalence de cette quête existentielle. Le narrateur aime son frère, il en est fier, et en même temps, sa propre construction est mise à mal par la place qu'occupe ce frère. Comment trouver sa place au sein de la famille est une question que tout le monde peut se poser.

**Avec le roman, les « choses de la vie » sont modifiées, nuancées,**

**et ces nuances les rendent importantes pour d'autres que soi...**

**A.E.N. :** Ce que j'aime dans la littérature c'est de pouvoir rêver, me projeter, visualiser. Je suis tombé amoureux de la littérature parce que je me suis reconnu dans une phrase de Rilke qui m'a bouleversé : « Un lieu n'est jamais pauvre pour la création. »\* (*Lettre à un jeune poète*). Je me suis dit que je grandissais, en effet, dans un environnement éloigné de la littérature, où l'on traîne toujours sur le même banc, désœuvré, à regarder les mêmes passants, mais que si j'arrivais à trouver de la poésie dans ces moments-là, je pouvais créer. C'est ce que j'ai voulu faire en écrivant ce roman.

**Est-ce que vous travaillez beaucoup la forme du texte avant d'en être satisfait ?**

**A.E.N. :** Oui, je travaille énormément le texte. Je pense que toutes les histoires sont belles, tout dépend de la façon dont on les raconte. Dans mon roman, la langue est simple, accessible, assez moderne et brute. J'ai baigné dans l'environnement de la musique avec ma famille et j'ai cultivé cet art de la *punchline*. C'était important pour moi de transmettre des émotions avec des phrases simples et efficaces. Les phrases en italique sont réellement celles de mon frère Georgio. Je les ai citées parce que je trouvais intéressant de lui répondre, non pas dans l'idée d'une opposition entre le rap et la littérature, mais d'un dialogue.

**A-t-il lu votre roman ?**

**A.E.N. :** Oui, bien sûr. J'ai d'abord envoyé mon manuscrit à ma famille. Le premier retour de lecture que mon frère a fait était presque celui d'un éditeur ! C'était technique. Ma famille est très pudique, on ne montre pas ses émotions. Mais je crois que tout le monde a été touché. C'était une



Anatole Édouard Nicolo  
**À l'ombre des choses**  
Éditions Calmann-Lévy, 21 août 2024,  
160 pages.

**Prix « Envoyé par La Poste » 2024**





Anatole Édouard Nicolo  
Mardi 3 septembre 2024  
© Thierry Debonnaire

deuxième naissance pour moi. Mes parents et mon frère m'ont vu autrement et moi je me suis découvert en écrivant. Tout ce que je dis dans le roman, je ne l'avais jamais évoqué auparavant.

**Comment avez-vous procédé pour construire le roman ? Est-ce que le livre que vous venez de publier est fidèle à l'idée que vous en aviez ?**

**A.E.N. :** J'ai déversé un flot de paroles dans un premier temps, comme dans une conversation avec un ami, en étant le plus franc possible. Ce qui m'a provoqué véritablement des sensations dans le corps : parfois, j'ai eu des nœuds dans l'estomac, j'ai ri, j'ai eu les larmes aux yeux. Puis, il y a eu une deuxième étape dans l'écriture, au moment où j'ai voulu que ce soit poétique et que le texte puisse être partagé. J'ai donc retravaillé les phrases, j'ai fait en sorte qu'on ait envie de tourner la page. J'ai voulu procurer des émotions aux autres et pas seulement à moi-même. J'ai mis un an et demi à écrire ce livre. Un jour, j'étais Place

de la République à Paris et j'ai commencé à prendre des notes, à décrire tout ce qui se passait autour de moi. Ces notes sont devenues des petits paragraphes. Ensuite, j'ai assemblé les morceaux, comme une sorte de puzzle, pour construire une narration.

Il faut dire aussi que je suis parti au Congo, où mon père habitait, pour réaliser un documentaire sur le sentiment de liberté dans un pays sous dictature. Lorsque rentré en France, j'ai montré ce film à ma famille, j'ai vu mon frère pleurer pour la première fois. Ça m'a tellement bouleversé que je me suis dit que j'allais raconter notre histoire pour en tirer quelque chose de beau, sans misérabilisme, et sans en avoir honte non plus.

**Quelle place a l'écriture dans votre vie ? Le narrateur dit : « Quand il [mon père] est parti, je n'avais pour passion que le football et, aujourd'hui, je ne vivais que pour l'écriture. »**

**A.E.N. :** C'est vraiment une passion. Je m'étais promis de faire une pause pour la sortie de ce premier



roman afin de vivre pleinement l'aventure, mais au bout de deux jours, je me suis remis à écrire. L'écriture, c'est la liberté, c'est un endroit où je peux être moi-même, où je peux mentir aussi, jouer avec les dialogues, réinventer une histoire, fantasmer une réalité.

**Quels sont les écrivains dont vous vous sentez proches ? « Je lisais des auteurs du monde entier », écrivez-vous à propos de cette époque où Kamille vous hébergeait.**

**A.E.N. :** Le personnage de Kamille est intéressant car il m'a permis d'aller et venir entre plusieurs mondes. Je n'ai cessé de m'adapter en côtoyant des milieux différents : précaires, bourgeois, intellectuels. Kamille a vraiment existé et cette rencontre avec lui a été pour moi d'une grande richesse.

Quant aux écrivains dont je me sens proche, il y a, parmi les contemporains, Kae Tempest, une poétesse anglaise née en 1985. Elle a écrit une fable contemporaine qui m'a énormément inspiré. Et Anne Pauly, dont j'aime beaucoup le roman, *Avant que j'oublie* (Verdier, 2019). Je perçois dans son écriture une vulnérabilité. J'aime les romans où l'on sent une fragilité et une passion. Je pense que je suis

entré en littérature grâce à *La vie devant soi* de Romain Gary. Il y a aussi *Martin Eden* de Jack London, Rainer Maria Rilke, Albert Camus et Zola, pour sa capacité à écrire sur la misère.

\*

\* « Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses. Pour le créateur rien n'est pauvre, il n'est pas de lieux pauvres, indifférents. Même si vous étiez dans une prison, dont les murs étoufferaient tous les bruits du monde, ne vous resterait-il pas toujours votre enfance, cette précieuse, cette royale richesse, ce trésor des souvenirs ? Tournez là votre esprit. » Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète* (Gallimard)

## Liens

[Éditions Calmann-Lévy](#)

[Anatole Édouard Nicolo : À l'ombre des choses, ou exister.](#)  
Podcast réalisé par [ACTUALITÉ](#)

[Podcast - France Inter](#)

# Extraits choisis

## Anatole Édouard Nicolo À l'ombre des choses

© Calmann-Lévy, 2024

J'étais donc là.

Un enfant moyen dans une ville moyenne.

Avec, au cœur de la ville, un château fort. Un vieux truc du XIIIe siècle, moyenâgeux. Dix-sept tours, hautes d'une trentaine de mètres. Mais les touristes n'avaient d'yeux que pour la tenture de l'Apocalypse, un ensemble de tapisseries médiévales, unique au monde. Ça donnait un peu de fierté à la ville moyenne.

Ici, vu de l'extérieur, tout était parfait.

Malgré l'hiver, la ville moyenne affichait un air heureux, tout comme les enfants qui peuplaient les nombreux parcs. Dans les allées, on n'entendait que leurs rires, les craquements de brindilles et de feuilles mortes sous leurs pieds, parfois le braillement d'un paon faisant la roue. Je ne sais pas pourquoi, dans mes souvenirs, les gens étaient tous habillés en bleu marine. Ils vivaient dans de belles maisons aux toits d'ardoises usées par le temps. En passant devant, on sentait l'odeur des feux de cheminée qui réchauffaient les intérieurs. Légèrement bourgeois, classiques, catholiques.

La ville était coupée en deux par une jolie rivière se jetant bien plus loin dans la Loire pour finir par se vider dans l'Atlantique. Des deux rives, la gauche, avec son petit port et son quai de la Savatte, était la plus sympathique. Non loin du port, ma grand-mère avait tenu

une boutique de graines pour oiseaux de toutes sortes, exotiques, perruches, tourterelles... Elle vendait des oiseaux. Et des cages. On m'avait raconté ça. Mon grand-père s'occupait des fossés du château, en contrebas des tours. Aimer les oiseaux, sa passion ! Son truc, c'étaient les canaris de posture. Des titres de champion de France d'élevage d'oiseaux en avalanche. Ça ne payait pas le loyer, mais cela faisait rêver la famille.

Je n'ai jamais connu ni mon grand-père, ni les oiseaux, mais on m'avait aussi raconté ça. C'était une ville moyenne. Au climat tempéré. Douce. Elle se classait régulièrement parmi les villes les plus agréables. À une trentaine de minutes du centre : mon quartier. Et une seule ligne de bus pour y arriver, la ligne 7. Jusqu'au 43, boulevard Gaston-Ramon.

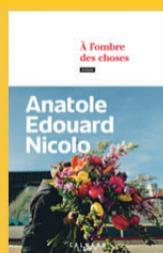
Nous habitons là, ma mère, mon frère G. et moi, depuis le divorce de mes parents. Mon père vivait ailleurs, pas très loin. Le 43 était un foyer social que l'État mettait à disposition des familles démunies. Un bâtiment rempli d'histoires de tous les horizons, où les boîtes aux lettres débordaient de courriers froids que personne ne voulait ouvrir.

# Prix « Envoyé par La Poste »

## Dix éditions

Prix « Envoyé par La Poste »  
Dix éditions

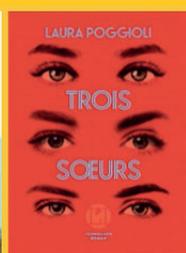
10 ans de prix  
« Envoyé par  
LA POSTE »



**2024**  
Anatole EDOUARD NICOLO  
*À l'ombre des choses*  
Calmann-Lévy



**2023**  
Mokhtar AMOUDI  
*Les conditions idéales*  
Gallimard



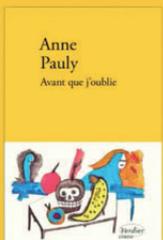
**2022**  
Laura POGGIOLI  
*Trois sœurs*  
L'Iconoclaste



**2021**  
Julie RUOCCO  
*Furies*  
Actes Sud



**2020**  
Dima ABDALLAH  
*Mauvaises herbes*  
Sabine Wespieser



**2019**  
Anne PAULY  
*Avant que j'oublie*  
Verdier



**2018**  
Pauline Delabroy-Allard  
*Ça raconte Sarah*  
Minuit



**2017**  
Jean-Baptiste ANDREA  
*Ma reine*  
L'Iconoclaste



**2016**  
Thierry FROGER  
*Sauve qui peut (la révolution)*  
Actes Sud



**2015**  
Alexandre SEURAT  
*La maladroite*  
Le Rouergue





Les lauréats des 10 éditions du prix « Envoyé par La Poste », de 2015 à 2024

Imaginé et créé il y a 10 ans par la Fondation d'entreprise La Poste, ce prix récompense un primo-romancier dont le manuscrit a été adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur.

## Extraits d'entretiens avec les lauréats

Propos recueillis par  
Nathalie Jungerman



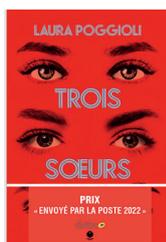
**Le narrateur s'appelle Skander, il est un enfant de l'ASE, l'Aide Sociale à l'Enfance. L'avancée narrative s'effectue à travers son regard d'enfant, puis d'adolescent. On le voit se transformer...**

**Mokhtar Amoudi :** C'est un parti pris que j'ai choisi dès le départ. Parce que je voulais respecter les temporalités de l'enfance et de l'adolescence. Bien que Skander n'ait que 9 ou 10 ans et qu'il adore l'école, on a l'impression qu'il a déjà plusieurs vies. Je ne voulais pas faire de lui un enfant trop savant ou plus intelligent qu'il ne devrait être, et donc les dialogues, le langage, le rapport aux adultes sont travaillés dans ce sens. Cela implique qu'il ait des réactions qui ne sont pas guidées par le souci de vérité ou d'objectivité face à ce qu'il voit ou ce qu'il entend. Je trouvais intéressant de travailler cette enfance, avant la transformation liée à l'adolescence.

Pour écrire ce livre, je souhaitais respecter ce que j'avais vu, piocher dans mes souvenirs d'enfant et d'adolescent. J'ai convoqué ma mémoire et j'ai intégré certains éléments au personnage de Skander. Son parcours est sensiblement proche du mien.

Lire la suite dans [FloriLettres 242](#)  
**En décembre 2023, Mokhtar Amoudi reçoit également le prix Goncourt des détenus pour *Les Conditions idéales*.**

\*\*\*



**Comment avez-vous pensé la structure de votre livre ? La fiction façonne la vie de ces trois sœurs, leur quotidien, et le récit entremêle leur histoire, la tragédie et les traces de votre propre histoire...**

**Laura Poggioli :** La structure du livre a été assez évidente, elle s'est imposée à moi. J'ai composé le livre avant la rédaction. Au début, quand j'ai découvert cette histoire et projeté d'en faire

un documentaire, je réfléchissais en même temps à l'écriture d'un roman. Avec la pandémie et le contexte du confinement, j'étais enfermée avec cette histoire et toute la documentation écrite et visuelle que je trouvais sur Internet. Pendant six mois, je n'ai rien fait d'autre que de lire, regarder et écouter. Ensuite, pendant quatre mois, j'ai pris beaucoup de notes et à ce moment-là, je savais exactement ce que je voulais faire. J'ai construit un plan. J'ai eu cette idée d'alternance des chapitres, entre fiction et récit, et de compte à rebours pour les scènes imaginées. J'ai écrit les deux premiers chapitres en janvier 2021, et même s'ils ont beaucoup changé depuis, la narration était lancée. Puis, en quatre jours, j'ai écrit le tiers du livre, et le reste assez rapidement. Mais avant, il a fallu que je porte le sujet pendant un an. Il y a eu une grande préparation mentale.

Lire la suite dans [FloriLettres 232](#)  
**Sortie en poche (L'Iconoclaste, coll. Proche) de *Trois sœurs* le 22 août 2024. Le deuxième roman de Laura Poggioli paraîtra en 2025.**

\*\*\*



**Vous publiez un roman pour la première fois, *Furies*, qui montre la Syrie en guerre. Le récit est si bien documenté, réfléchi, qu'il est possible de croire que vous vous êtes rendue sur place. Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire**

**sur cette révolution débutée dans le contexte du « Printemps arabe » et devenue une guerre civile, suite à la réponse impitoyable du régime de Bachar Al-Assad ?**

**Julie Ruocco :** Écrire et réfléchir sur ce sujet était une nécessité. Il s'agit d'un problème générationnel : je suis née dans les années 1990 et le spectre du Djihad a plané sur mon adolescence. Comme beaucoup d'autres étudiants j'ai vu des connaissances se radicaliser et partir. Ma formation et mon travail au Parlement européen m'ont permis de me renseigner, me documenter sur le contexte international, mais un événement personnel m'a incitée à passer par le prisme de la fiction...

Lire la suite dans [FloriLettres 222](#)  
**Sortie en poche (Actes Sud, coll. Babel) de *Furies* en janvier 2024.**

\*\*\*



**Mauvaises herbes, votre premier roman publié chez Sabine Wespieser, a été récompensé dernièrement par le prix « Envoyé par la Poste »... Est-ce que l'écriture de ce livre est**

**un projet de longue date ?**

**Dima Abdallah :** Je pourrais répondre que ce n'est pas un projet de longue date, ou bien, que c'est celui d'une vie. Car j'ai toujours écrit. Des textes courts, des poèmes, des nouvelles que je ne montrais pas. Pour la première fois, j'ai réalisé que j'avais un roman entre les mains, un texte différent, plus complet, plus accompli que les autres et que j'avais envie de le faire lire à deux lecteurs avertis de mon entourage. Ce livre pourrait être le cheminement de toutes ces années où l'amour de la littérature et de l'écriture ne m'a jamais quittée. L'écriture a été instinctive et spontanée.

Lire la suite dans [FloriLettres 213](#)  
**EN 2020, Dima Abdallah a reçu le prix France-Liban pour *Mauvaises herbes***

**et en 2023, le Prix Frontières Leonora Miano pour *Bleu nuit*, son deuxième roman (éd. Sabine Wespieser, 2022).**

\*\*\*



**Avant que j'oublie raconte la mort, l'enterrement et le deuil du père par sa fille, la narratrice. Sauver de l'effacement des êtres et des choses, arracher à l'oubli, est-ce une de vos motivations d'écriture ?**

**Anne Pauly :** J'ai perdu ma mère quand j'avais 27 ans. Avant de mourir, elle essayait de me dire qu'elle ne serait plus là et moi, je n'entendais pas. Le cerveau refusait l'information. Je n'ai pas été très présente. Je m'en suis beaucoup voulu de ne pas avoir compris que je ne la verrais plus jamais. Je ne m'en veux plus parce que j'ai été là pour mon père. Avant que j'oublie est une manière de lutter contre la tendance naturelle du cerveau à effacer tout ce qui est désagréable... Des drames de la vie, s'il faut les résumer, il ne reste quasiment rien. Ce qui est fou ! J'ai donc lutté un peu pour contrer l'oubli, pour retarder la vraie mort, celle qui survient quand on se met à oublier. Tant qu'on pense à ses morts ou qu'on leur parle par l'écriture, ils sont encore un peu avec nous.

Lire la suite dans [FloriLettres 206](#)  
**En juin 2020, Anne Pauly obtient le prix du Livre Inter pour *Avant que j'oublie* (Verdier). Le livre paraît dans la collection Verdier/poche en octobre 2021.**

\*\*\*



**Il y a une attention particulière dans votre écriture à la matérialité des choses, aux sensations, à la musique, aux leitmotifs...**

**Pauline Delabroy Allard :** J'avais envie de montrer

que l'amour se niche aussi dans des détails triviaux, une couleur de robe, un parfum, une saveur, un fruit, le passage des saisons... Ces éléments ponctuent le récit et forment, pour moi, l'axe autour duquel se trouve le véritable lien que l'on peut avoir avec quelqu'un. Je me suis penchée sur ces petites choses

du quotidien qui peuvent marquer inexplicablement une histoire d'amour. Aussi, pour rendre hommage au personnage de Sarah qui est elle-même musicienne, j'ai essayé de faire du récit un objet musical, avec des leitmotifs, des expressions et mots récurrents qui pourraient s'apparenter au thème d'une composition.

Lire la suite dans [FloriLettres 196](#)  
**Avec *Ça raconte Sarah* (Minuit), Pauline Delabroy Allard obtient également le Prix des libraires de Nancy – Le Point 2018. Son deuxième roman *Qui sait*, (Gallimard, 2022) est récompensé par le Prix Jésus Paradis en 2023.**

\*\*\*



**Comment est né ce projet de roman sur le thème de l'enfance ?**

**Jean-Baptiste Andrea :** L'idée d'une histoire dominée par l'enfance a germé dans mon

esprit pendant quatre ans. Ce thème m'intéresse particulièrement car je pense que c'est à ce moment-là qu'on puise sa créativité et le courage de faire un métier artistique. J'avais en tête le décor et le personnage principal, mais je ne savais pas encore quelle forme allait prendre l'histoire, ni combien de personnages j'allais mettre en scène. Un jour, je me souviens très précisément, alors que je me promenais dans la campagne, les éléments du récit se sont tout d'un coup agencés, l'ensemble s'est mis en place... La structure narrative s'était élaborée en marchant. Je suis rentré chez moi rapidement, j'ai rédigé le premier chapitre et ensuite, je n'ai plus cessé d'écrire jusqu'au point final. En deux mois, j'avais achevé mon roman.

Lire la suite dans [FloriLettres 187](#)  
**Après *Ma Reine* (2017), Jean-Baptiste Andrea a publié *Cent millions d'années et un jour* (2019), *Des diables et des saints* (2021) et *Veiller sur elle*, (2023), pour lequel il a reçu le prix Goncourt 2023. Avec ces quatre livres (L'Iconoclaste), Jean-Baptiste Andrea s'est vu attribuer 19 prix littéraires.**

\*\*\*



**Thierry Froger a reçu le Prix « Envoyé par La Poste » 2016 pour *Sauve qui peut (la révolution)* :** Juin 1988.

En vue des festivités commémoratives de l'année suivante, la très officielle Mission du Bicentenaire de la Révolution

française du ministère de la Culture contacte Jean-Luc Godard pour lui proposer de réfléchir à un film autour de 1789. Roman fleuve, roman cascade, *Sauve qui peut (la révolution)* raconte le travail buissonnier de JLG sur ce projet de plus en plus improbable, qu'il intitule bientôt « Quatre-vingt-treize et demi ».

[FloriHebdo# du 23 juin 2020](#)

[Écoutez un extrait du deuxième roman de Thierry Froger, \*Les Nuits d'Ava\*.](#)

**Aux Éditions Actes Sud, Thierry Froger a publié en 2018, *Les Nuits d'Ava* (prix Castel du roman de la nuit) et en 2021, *Et pourtant ils existent*.**

\*\*\*



**Vous publiez un texte pour la première fois, *La Maladroite*, où vous partez d'un fait divers sordide sinon douloureux, celui d'une petite fille martyrisée et morte sous le**

**coup de ses parents, qui ont tenté de faire croire ensuite à une disparition. D'où, et quand, est venue cette idée ?**

**Alexandre Seurat** Le projet du livre est né à l'été 2012 : en juin, je découvre l'affaire Marina jugée devant les assises de la Sarthe. La couverture de ce procès est nationale, tant cette affaire est hors-norme. Je la découvre dans *Le Monde* d'abord, extrêmement ému par le compte rendu de l'audience du frère de la fillette. Et dès lors je lis tout ce que je trouve, surtout dans la presse régionale, qui fait au moins un article par jour d'audience, mais souvent plus. Très vite, je m'aper-

çois que cette affaire est un sujet terrible, du fait de la multitude de témoins ayant tenté d'interrompre le désastre, sans rien pouvoir faire. Je commence à écrire dès l'été pour me libérer de cette obsession.

Lire la suite dans [FloriLettres 167](#)  
**Alexandre Seurat a publié trois autres livres aux éditions du Rouergue après *La Maladroite* : *L'administrateur provisoire* (2016), *Un funambule* (2018) et *Petit frère* (2019).**

\*\*\*



**Olivier Poivre d'Arvor, Président du jury**

Septembre 2015

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Le prix « Envoyé par La Poste » que vous avez créé, avec la Fondation La Poste, vient d'inaugurer sa première édition en récompensant Alexandre Seurat pour son roman, *La Maladroite*. Comment vous est venue l'idée de ce prix ? Quelle est sa singularité ?**

**Olivier Poivre d'Arvor :** J'ai pensé qu'il était nécessaire que La Poste s'empare d'une réalité toute simple, à savoir qu'elle est le convoyeur – avec une symbolique très forte pour les auteurs – des mots, de la littérature et pas uniquement du courrier classique. C'est par La Poste que les auteurs envoient, traditionnellement et depuis toujours, leurs textes aux éditeurs. Et même s'il est possible aujourd'hui de leur faire parvenir un fichier par mail, les éditeurs préfèrent la plupart du temps recevoir un manuscrit. L'envoi postal a donc survécu à la révolution numérique. On peut dire qu'il est même le seul moyen d'expédition pour les nouveaux auteurs qui, sans recommandation, ne peuvent remettre leur premier texte en main propre. Un moyen d'expédition qui est généralement chargé d'espoir. Ces auteurs multiplient de surcroît les envois à bon nombre de maisons d'édition qui leur répondent non pas par courrier électronique mais par courrier

postal. Il était donc important que La Poste revendique cette charge symbolique. Ensuite, il s'agissait de récompenser un écrivain qui n'avait jamais publié et qui n'était pas lié au monde littéraire dont on imagine qu'il ne fonctionne que par systèmes de connivences. Pourtant, si un texte est intéressant, original et littéraire, il sera découvert, édité, quel que soit le nom et la gloire de l'auteur. Ce qui ne veut pas dire non plus que tout ce qui est publié est forcément bon. Enfin, je voulais souligner l'importance des comités de lecture et du rôle des maisons d'édition, rendre hommage aux éditeurs qui continuent à accueillir les manuscrits, à prendre du temps pour les lire, à faire des choix et à soutenir les auteurs. Ces envois spontanés restent un moyen de repérage formidable. La plupart des auteurs ont été découverts un jour sans recommandation particulière. Il s'agit d'un système démocratique qui fonctionne en France encore aujourd'hui.

**Avez-vous rencontré des difficultés quant à l'organisation de ce nouveau prix ?**

**O.P.A.** Je n'ai pas rencontré de difficultés particulières, si ce n'est faire naître un prix parmi les nombreuses distinctions qui existent déjà en France. Il était donc nécessaire de trouver une idée vertueuse qui apporte quelque chose de supplémentaire à cette liste de prix littéraires. Trouver une idée qui, par rapport à la marque La Poste, ait du sens, s'inscrive dans une logique de partenariat et soit une manière d'activer aux yeux des gens le rôle symbolique et très important de La Poste. Je pense que ce prix aura une belle histoire...

Lire la suite dans [FloriLettres 167](#)

\*\*\*



## La Sélection du prix « Envoyé par La Poste » 2024 :

Laure Desmazières, *Coupez!* ([Quidam éditeur](#))

Denis Infante, *Rousse ou les beaux habitants de l'univers* ([Tristram](#))

Quentin Jardon, *Le chagrin moderne* ([Flammarion](#))

Agnès Jésupret, *Les os noirs* ([Liana Levi](#))

Anatole Édouard Nicolo, *À l'ombre des choses* ([Calmann Lévy](#))

Bérénice Pichat, *La petite bonne* ([Les Avrils](#))

Lidwine Van Lancker, *Fracture(s)* ([Livres Agités](#))

## Les membres du jury 2024 :

**Olivier Poivre d'Arvor**, Écrivain, Ambassadeur pour les pôles et les enjeux maritimes, Président du Musée national de la Marine, Président du jury

**Dominique Blanchecotte**, Présidente de PSL Alumni

**Olivier Dumas**, Facteur à Versailles

**Marie Llobères**, Directrice du Festival La Moisson

**Diane Mazloum**, Écrivaine, lauréate du Prix Amic 2019 et du Prix France-Liban 2018

**Christophe Ono-dit-Biot**, Journaliste, écrivain, directeur adjoint de la rédaction du *Point*

**Mokhtar Amoudi**, Écrivain, lauréat du Prix « Envoyé par La Poste » 2023 et du Goncourt des détenus 2023

## La soirée de remise du prix « Envoyé par La Poste » 3 septembre 2024



© Thierry Debonnaire

**Décerné le 3 septembre à Anatole Édouard Nicolo, pour *À l'ombre des choses* (Calmann-Levy), le prix « Envoyé par La Poste » 2024 célèbre sa 10<sup>e</sup> édition en présence de Philippe Wahl, Président-directeur général du Groupe La Poste et de Olivier Poivre d'Arvor, Président du jury.**

Une table ronde, avec, pour intervenants, éditrices et anciens lauréats, animée par Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation La Poste, a eu lieu avant la remise du prix.

Les auteurs et autrices de la sélection 2024 étaient tous et toutes invités.es. Ceux ou celles qui n'ont pu venir à la cérémonie ont envoyé une vidéo qui a été projetée. Nous avons lu pour chacun un extrait de leur livre.

Deux autrices de la sélection 2024 étaient présentes : Laure Desmazières (*Coupez !* Quidam éditeur) et Lidwine Van Lancker

(*Fracture(s)*, Livres Agités), et bien sûr le lauréat, Anatole Édouard Nicolo. Chacun/e a lu un passage de son livre.

**Philippe Wahl, Président-directeur général du Groupe La Poste, 3 septembre 2024 :**

« Pourquoi avoir créé le prix « Envoyé par La Poste » ? Parce que notre conviction profonde est que La Poste, c'est le réseau de ceux qui n'en ont pas. »

« Parce que nous aimons la littérature, notre Fondation accompagne plusieurs autres prix littéraires: le Wepler-Fondation La Poste, le Clara, le Sévigné, le Vendredi, couvrant une vaste partie des champs littéraires. »

\*\*\*



Le lauréat a reçu un chèque de 2500 € et la Fondation La Poste passera commande à l'éditeur de 600 exemplaires du roman primé. © Thierry Debonnaire

À l'occasion de la sortie de son premier roman *À l'ombre des choses*, rencontrez Anatole Édouard Nicolo en librairie :

Événements à venir :

Mardi 24 septembre, à 18h30  
Librairie Les Belles pages  
8 rue du Bosquiel  
59910 Bondues

Mercredi 25 septembre, à 17h  
Librairie La Bailleuloise  
17 place Charles de Gaulle  
59270 Bailleul

Jeudi 26 septembre, à 18h30  
Librairie La Forge  
5 place du Général de Gaulle  
59700 Marcq en Baroeul

Vendredi 27 septembre  
15 h 30 / Place de l'Hôtel-de-Ville  
Manosque  
Les Correspondances Manosque  
La Poste

Vendredi 18 octobre, de 17h à 19h  
Espace Culturel Leclerc Angers  
Boulevard Albert Camus  
49100 Angers

Samedi 19 octobre, de 14h à 18h  
Cultura Chantepie  
Allée de Guerlédan  
33135 Chantepie

Jeudi 7 novembre, à 19h  
Librairie Nouvelle page  
2 chemin du château cru  
31820 Pibrac

Samedi 30 novembre, de 11h à 13h  
Librairie Villeneuve  
5 rue Villeneuve  
92110 Clichy

[Éditions Calmann-Lévy](#)



Une table ronde animée par Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation La Poste, a eu lieu avant la remise du prix.

Sur scène : Laura Poggioli (lauréate 2022), Alexandre Seurat (lauréat 2015), Jeanne Grange (Directrice littéraire, Calmann-Lévy), Sylvie Gracia (éditrice, L'Iconoclaste), Anne-Marie Jean (Déléguée générale Fondation La Poste). Avec le micro : Marie Llobères (membre du jury, Directrice du festival La Moisson) © Thierry Debonnaire

# Vincent La Soudière

Batelier de l'inutile  
Vincent La Soudière

## Batelier de l'inutile

Par Gaëlle Obiégly

**Nous avons fait connaissance avec Vincent La Soudière en 2015 lors de la parution des *Lettres à Didier*. Il y désespérait de ne pouvoir s'accomplir, de ne pas réussir à faire aboutir une œuvre. Il écrivait son désarroi fiévreusement, déjà. Il avait alors un destinataire. Alors qu'ici, l'absence de destinataire est signalée par l'auteur lui-même.**

Si l'échec était au cœur de ce qu'il écrivait à Didier, il se double cette fois d'un sentiment de puissance. Car il résulte d'une aventure. C'est-à-dire d'une série d'expériences sans finalité, de voyages sans destination. Vécus en tremblant, les épisodes du parcours du poète débouchent sur une sorte de savoir. Et l'ouvrage que nous tenons entre nos mains, lettres sans destinataire, s'affermite au fil des pages. Cela devient une sorte de manuel – à la Épictète. Un livre avec une fonction.

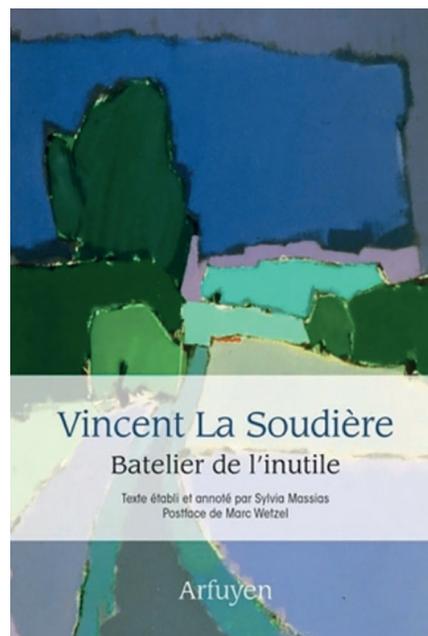
Pourquoi l'intituler « batelier de l'inutile » ? Sylvia Massias, qui a établi et annoté cette édition, s'en explique dans la préface. « Batelier de l'inutile » figure dans une liste de titres notés par Vincent La Soudière dans un des carnets à partir desquels a été constitué ce recueil de textes autobiographiques. Il y avait 22 titres. Sylvia Massias, grande connaisseuse de l'œuvre, a choisi celui-ci parce qu'il lui semblait convenir au recueil qu'elle a formé. Le titre est né de l'esprit de Vincent La Soudière mais il n'est destiné à aucun livre qu'il aurait lui-même conçu. L'auteur écrit au fil de l'eau, à l'infini, alternant les aphorismes, les récits, les descriptions.

Il achemine ainsi, par un flot poétique, une sagesse singulière que l'on voit se développer.

À peine entré dans le livre, on assiste à un rejet par l'auteur de la notion d'identité. Parce que, précisément, il est en quête d'une identité authentique, Vincent La Soudière appelle à un dépouillement de soi-même. « Le secret, c'est de laisser ta personnalité au vestiaire, et de laisser se défaire le fantôme de ton moi. » Celui que l'on est, profondément, éternellement, ne peut se manifester que si l'on se déleste de l'inutile. Le batelier de l'inutile a pour mission d'emporter le plus loin possible ce qui ne sert pas votre envol.

De Vincent La Soudière, Henri Michaux écrivait : « L'ayant rencontré plusieurs fois, je sais qu'il n'écrira jamais rien de gratuit. Ce qu'il fera connaître est important. » Il a vécu de 1939 à 1993. Dix ans après sa mort, les éditions Arfuyen ont initié la publication de son œuvre. Depuis, les trois volumes de ses *Lettres à Didier* ont été publiés au Cerf. À présent paraît *Batelier de l'inutile*, livre qui réunit des textes écrits entre 1988 et 1993. Ils constituent une sorte d'autobiographie. Mais aussi une analyse de la situation du poète. Il expose des faits, des passions, des aventures et la trace qu'il en garde. Cet ouvrage offre aussi, par son agencement de récits et de notes méditatives, une réflexion sur le temps.

Ses parents lui ont donné pour prénom Vincent ; on peut y



entendre « vain » et « sans », c'est-à-dire le désespoir vide, la lucidité, la vanité et le manque. Le manque est un idéal chez Vincent La Soudière. L'absence de moi est ce à quoi il aspire.

Dans le premier chapitre, il vient de recouvrer la santé psychique. Et cette guérison est pourvoyeuse du vide qui a pris place en lui. Un vide chloroformé là où il y avait une âme. Il souffrait ; désormais il ne ressent plus rien. Suivent des chapitres numérotés qui évoquent diverses épreuves. Le mèneront-elles à la réalisation intérieure à laquelle il lui importe tant de parvenir ? C'est uniquement cela qui lui permettrait de se « féliciter d'être né ». On comprend très vite que le moi social fait partie du superflu dont il faut se délester quand on a une telle ambition.

À le regarder, avec son malheur, à le voir si fragile, si démuné, on voudrait le soulager, on voudrait l'accompagner, être comme lui, être en lui. Et c'est ce que le texte permet : d'entrer en lui. Pourtant « qui je suis » ne l'intéresse pas. Il sonde son âme en observant plutôt comment il est. À chaque instant, il faut regarder, écouter, sentir, questionner ce qu'il se passe en vous et votre interaction avec l'extérieur. C'est de cela que découle la matière et l'âme de tout être. Quel genre d'associations intérieures engendre tel état du moi. Ainsi, écrit-il, « je ne fais que circuler à travers la collection de mes « moi » en entomologiste phénoménologique. Non pas pour se connaître mais pour se révéler. Se révéler aux yeux d'autrui, tel est le désir qui dirige l'écriture de ces textes. Écriture qui est tendue vers une altérité, tendue aussi vers un autre versant de soi-même.

À qui parle-t-il ? À lui-même, à son cœur. Et à nous, par accident. Certaines phrases lui sont clairement adressées ; elles nous échappent. D'autres nous atteignent comme des flèches qui pourtant ne nous visaient pas. Puis on le voit changer d'interlocuteur, ne plus se parler à lui-même. Il parle alors à toutes sortes d'êtres

inanimés, à la nature avec laquelle enfin il réussit à se confondre.

C'est l'aventure d'une âme qui nous est proposée. Par l'anamnèse, l'auteur rapporte du passé les phases d'intensité, heureuses ou malheureuses, qui l'ont amené à ce présent. Ce présent qui est pour lui le temps de l'éternité, c'est-à-dire d'un instant qui les inclut tous, passés, futurs.

Partir à l'aventure suppose de ne pas connaître à l'avance sa destination. C'est s'embarquer sans savoir. L'écriture, telle que Vincent La Soudière la pratique, tient de l'aventure en ce qu'elle consiste à écrire une lettre sans connaître le destinataire. C'est une formule clé de ce recueil car elle parle de sa manière d'être et d'aborder indistinctement l'existence et l'écriture.

Au chapitre XXV, il est question de ce qui vient après la perte, après la destruction. Ce chapitre fait advenir une sorte de manifeste pour le droit à l'échec. Le livre a marché vers cette révélation. Après nombre de revers, de malheurs, de souffrances narrées dans les pages qui ont précédé, l'ouvrage fait entendre une proclamation. « Je proclame à voix haute le droit à l'échec qui n'est pas moins valide que le droit à la vie ou le droit à l'instruction. »

Que nul ne sache quoi faire avec l'échec n'en fait pas pour autant un déchet, une expérience qui ne remplit pas son but. L'échec est vertueux ; il fait advenir un « fruit insolite ». Les vertus de l'échec sont imprévisibles. À ce moment du livre, Vincent La Soudière parle au futur à un vous qui nous interpelle. Son expérience nous concerne. C'est la nôtre. Soit que nous nous y reconnaissons, soit que nous décidions de nous fier à cette sagesse. Nous en avons vu les étapes, nous savons quelles mésaventures et quelles extases l'ont fait mûrir.

Le droit imprescriptible à l'échec est proclamé aux dernières pages du livre et l'on est convaincu de

l'effet magique d'un insuccès. Vincent La Soudière se souvient, pour illustrer son propos, d'avoir lu dans un journal le titre suivant : « Il retrouve la mémoire après un accident ferroviaire. » Bref, rien n'est vécu en vain. Même pas la mort puisqu'elle est selon lui, non pas un échec final, mais une porte qui s'ouvre.

\*

**Vincent La Soudière**  
**Batelier de l'inutile**

Texte établi et annoté par  
**Sylvia Massias**

Postface de **Marc Wetzel**

Éditions Artfuyten, 2024,  
160 pages.

# Hotel Roma

## Sur les traces de Cesare Pavese (1904-1950)

### Pierre Adrian

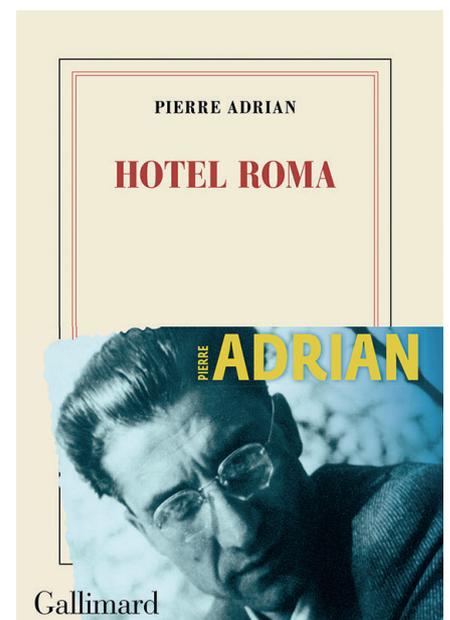
Par Corinne Amar

**C'est à Turin, à l'Hotel Roma, que s'ouvre le récit de Pierre Adrian, dans cette chambre simple où l'écrivain s'est donné la mort, un dimanche 27 août 1950, de vacances, de canicule et de solitude. Découvert par le maître d'hôtel étonné qu'on ne l'eût pas vu depuis la veille, il était étendu sur son lit, avec, sur le bureau, un sac de somnifères dont il avait avalé une dose mortelle.** Auparavant, il avait visité des villes, était allé rendre visite à des amis dans leurs lieux de villégiature. Deux mois plus tôt, il recevait le prix Strega pour *Le Bel été*, couronnant son œuvre romanesque. Il fut aussi traducteur d'auteurs anglo-saxons, américains, éditeur chez Einaudi, critique, essayiste. Il avait commencé sa carrière en 1936 avec un recueil de poèmes intitulé *Travailler fatigüe* ; il mettait un point final à son journal, au douloureux métier de vivre et à sa vie, quarante et un an plus tard : « *Plus un mot. Un geste. Je n'écrirai plus* ».

Avec *Hotel Roma*, l'auteur nous emmène sur les traces de Cesare Pavese (1904-1950), nous ouvre des pans de son journal, de ses romans, en un pèlerinage initiatique, tout autant géographique qu'intérieur, sinon intime. Sa fiancée, elle aussi conquise, l'accompagne, qu'il appelle *la fille à la peau mate* – un voyage qui les lie d'autant plus qu'ils se rejoignent à Turin, elle venant de Paris, lui de

Rome où il réside. Ils parcourent ainsi ensemble l'Italie ; Santo Stefano Belbo où Pavese est né, Brancalione où il écrivait *Le Métier de vivre* (son journal) et puis, Turin, ses restaurants, ses cafés, les gâteaux que Pavese affectionnait, sa librairie. Parfois, transparait une volupté, une lumière douce, qui enveloppe la tristesse de l'écrivain italien, son pessimisme, son perpétuel état dépressif. « *Une bonne raison de se tuer ne manque jamais à personne* », écrivait-il dès 1938, dans *Le Métier de vivre*<sup>1</sup>.

L'idée de mort et de destruction le hantait, ce « *vice absurde* », était-ce une raison suffisante pour mourir ? « Pavese portait le suicide en lui comme une malédiction. Le suicide lui appartenait au même titre que sa pipe ou ses lunettes », écrit l'auteur. « Et la célébrité acquise, la conscience qu'il y a une chose plus triste que d'avoir raté ses idéaux : les avoir réalisés. » Pasolini qui n'aimait pas Pavese dit de lui qu'il était laid, impuissant, complexé, voire misogyne. Pourtant, les femmes furent le drame de sa vie. « Elles finissaient par partir parce qu'il les ennuyait avec ses livres et sa tristesse. » L'amour déçu, la passion frustrée ou trahie, furent probablement un fil conducteur de l'existence malheureuse de Pavese. Il confiait dans une lettre, amant éconduit : « *Puis-je te dire, mon amour, que je ne me suis jamais éveillé avec une femme à*



*mon côté, que les femmes que j'ai aimées ne m'ont jamais pris au sérieux et que j'ignore le regard de reconnaissance qu'une femme comblée adresse à un homme ? »*

Il garda l'empreinte indélébile d'un père mort lorsqu'il avait cinq ans, d'une mère à la discipline rigide, dure par la force des deuils et des choses. Il était le plus jeune de la fratrie et, des quatre enfants nés avant lui, seule une sœur, de six ans son aînée, avait survécu. Il vécut son adolescence dans les années noires du fascisme – il est alors, grand et maigre et porte des lunettes, est fragilisé par des crises d'asthme à répétition. Plus tard, inadapté au monde dans lequel il vivait, solitaire, il écrivit pour supporter la douloureuse tâche de vivre. Il n'était pas militant : au militantisme il préférait aller marcher dans les collines avec son chien en fumant la pipe. « Il y a bien sûr une attraction de Pavese, mais ce n'est pas un livre sur le suicide, c'est un livre sur un écrivain qui a fini par se suicider », exprime Pierre Adrian dans un entretien au journal *Le Monde*<sup>2</sup>, et qui s'interroge sur ce qui a pu se passer durant ces jours de Pavese seul, dans l'été turinois. Lui qui déciderait de sa fin venait d'en déclencher le compte à rebours, déposant sa petite valise à l'Hotel Roma, à quinze minutes de chez lui, abandonnant le logement familial où il vivait aux côtés de sa sœur, via Lamarmora, à un pâté de maisons de la gare centrale de Turin.

« Du 18 au 27 août, il consuma neuf après-midis désespérantes dans une ville désertée. » Quelles furent ses dernières rencontres, les promenades de toujours qu'il accomplit pour la dernière fois ? se demande l'auteur, au fur et à mesure de ses propres déambulations. Lui aussi, se souvient du mémorable *Portrait d'un ami*, de la romancière, essayiste, Natalia Ginzburg<sup>3</sup>, écrit peu après la mort de Pavese.

*« Aucun d'entre nous n'était là. Il a choisi pour mourir, un jour quelconque de ce mois d'août torride et il a choisi la chambre d'un hôtel près de la gare ; il a voulu mourir, dans la ville qui lui appartenait comme un étranger. »* Elle y esquisse la figure de l'écrivain magnifique à qui elle rend hommage, et séduisant autant qu'insupportable, pris dans la mélancolie obstinée de son incapacité à « vivre d'une manière... respirable » ; elle y évoque aussi le groupe d'intellectuels qui entouraient Pavese et Turin où ils habitaient...

Ni grand amoureux, ni grand voyageur, il n'aimait pas la mer, n'avait pratiquement jamais quitté l'Italie, mais il aimait la gare, elle rendait possible le voyage en train. « Porta Nuova, Termini, chaque gare était un nouveau point de départ, une porte ouverte vers la belle vie, un voyage pour des villes méconnues, des ports »... Le livre nous emmène avec Pavese dans l'Italie de l'après-guerre, où l'on croise aussi, au-delà des paysages familiers de Pavese, des actrices américaines, Monica Vitti, muse d'Antonioni, l'énigmatique trilogie du réalisateur italien, *L'Avventura*, *L'Eclipse*, *La Notte*, ses personnages masculins, dont la lucidité, le cynisme ou la résignation pouvaient entrer en résonance avec Pavese. Antonioni lui aussi, fut habité par le suicide, hanté par le geste...

Le 26 août 1950, après avoir fait préparer par sa sœur son sac pour le week-end, prétextant un départ pour la campagne, Pavese s'installait à l'Hotel Roma. Il téléphona à quatre femmes pour les inviter à dîner mais toutes étaient prises. Sur la page de garde de l'un de ses ouvrages, *Dialogues avec Leucò*, un ensemble de méditations sur la mythologie et le destin, il laissait la note suivante : « Je pardonne à tout le monde et je demande pardon à tout le monde. Ça va ? Pas trop de commérages. » Dans la nuit, il se donnait la mort.

Pierre Adrian, italianiste qui avait consacré un précédent texte à Pasolini<sup>4</sup>, sur les traces de l'écrivain cinéaste fascinant, réussit avec les mêmes exigences, la même intensité, à faire revivre Cesare Pavese.

\*

(1) Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*, Gallimard, 1958

(2) Entretien Pierre Adrian, Fabrice Gabriel, *Le Monde des livres*, 13 septembre 2024

(3) Natalia Ginzburg, *Les petites vertus*. Trad. de l'italien par Adriana Salem. Ypsilon, 129 p, 2021

(4) Pierre Adrian, *La piste Pasolini*, Equateurs 2015

### Hotel Roma Pierre Adrian

Éditions Gallimard  
Collection Blanche  
22 août 2024  
192 pages

[FloriLettres n°112 sur Cesare Pavese, Œuvres. Entretien avec Martin Rueff.](#)

# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

## Romans



### Eduardo Halfon Tarentule

Traduction de l'espagnol (Guatemala) David Fauquemberg. Dans les livres d'Eduardo Halfon, l'enfance et les souvenirs qu'elle dépose en nous sont toujours une formidable source d'inspiration, un point de départ à partir duquel articuler toute une réflexion aux multiples ramifications. En décembre 1984, les parents d'Eduardo Halfon l'envoient lui et son frère cadet dans un camp de vacances pour enfants juifs

dans l'Altiplano guatémaltèque. Sans doute redoutent-ils que leurs deux fils ne s'éloignent de leurs racines et de leur judéité. Après avoir fui la guerre civile au Guatemala en 1981, la famille s'est établie en Floride. Eduardo commence à treize ans à montrer des signes de rébellion, préférant l'anglais à l'espagnol, rejetant le judaïsme et les principes édictés par les adultes. Ce qui devait être une expérience de vie collective au cœur de la forêt se transforme en une glaçante mise en scène de camp de concentration, sous l'autorité de l'inquiétant instructeur Samuel Blum. Des décennies plus tard, invité à converser avec la photographe Graciela Iturbide à la Fondation Cartier à Paris, l'auteur retrouve Regina, une des adolescentes du camp qui l'avait particulièrement troublé. L'occasion pour lui d'évoquer cet épisode angoissant de sa jeunesse, mais aussi de se reconnecter instantanément à une émotion visuelle restée intacte ; ce qui l'incite à se demander « (...) si les images que nous voyons dans notre enfance ne sont pas entreposées à part dans une chambre forte de notre mémoire, une chambre secrète, une chambre protégée à tout jamais du passage du temps. » Les hasards de la vie le conduiront à nouveau à croiser la route de Samuel Blum à Berlin, dans un étrange bar thaïlandais. Avec ce nouveau roman, le virtuose Eduardo Halfon poursuit entre fiction et réalité, passé et présent, son exploration de la mémoire, du pouvoir de l'imagination, de son identité juive et guatémaltèque et de la transmission d'une histoire familiale ou collective. Éd. La Table Ronde, Quai Voltaire, 208 p., 17,50 €.

Élisabeth Miso



### Maria Grazia Calandrone Ma mère est un fait divers

Traduction de l'italien Nathalie Bauer. « J'écris ce livre pour que ma mère devienne réelle. J'écris ce livre pour arracher à la terre l'odeur de ma mère. »

Le 4 mars 2022, Maria Grazia Calandrone apporte la dernière touche au livre dédié à ses parents biologiques, disparus plus de cinquante ans plus tôt. La poétesse et journaliste a enfin reconstitué le puzzle de ses origines et compris ce qui avait poussé Lucia et Giuseppe à l'aban-

donner, le 24 juin 1965, à l'âge de huit mois, dans le parc de la Villa Borghèse à Rome, puis à se suicider dans les eaux du Tibre. De sa mère Lucia Galante, elle ne possède que deux photographies (celle de ses noces en janvier 1959 et celle de sa carte d'identité), sa paire de gants de mariée et un petit sac à main noir. Cette femme née en 1936, dans une famille d'agriculteurs de Palata (Molise) aurait eu un tout autre destin si elle avait convolé avec Antonio, son amour d'adolescence, au lieu de l'idiot du village choisi par ses parents pour ses terres. Durant sept ans, elle vit un véritable enfer, exploitée et maltraitée par son conjoint et ses beaux-parents. Aussi, quand elle s'éprend de Giuseppe Di Pietro, un homme marié et père de grands enfants, elle n'hésite pas un seul instant à s'enfuir avec lui à Milan. En cédant à l'élan de leur cœur, l'un comme l'autre savent les risques qu'ils prennent. Dans l'Italie des années soixante l'adultère et l'abandon de domicile conjugal mènent tout droit en prison, le divorce ne sera autorisé qu'en 1970. « (...) rares sont ceux qui conservent un amour assez obstiné pour arracher la lueur de la vie de Lucia à l'enchevêtrement de honte, d'omerta et de culpabilité qui l'a ensevelie. » S'appuyant sur les témoignages de proches de Lucia et sur les archives qu'elle a pu rassembler lors de son enquête, Maria Grazia Calandrone retrace la lutte désespérée de sa mère pour s'arracher à une existence de misère et d'humiliations. Son récit documente la violence des injonctions sociales faites aux femmes à cette époque et inscrit la trajectoire intime de ses parents dans l'histoire de l'Italie de l'après-guerre. Éd. Globe, 368 p., 22 €. Élisabeth Miso



**Guillaume Perilhou**

**La Couronne du serpent**

En couverture, sur fond de terre, de couleur chair, or et rouge, un ange gît, le cœur perforé d'une flèche... Le serpent qui dévore l'enfant ou les armoiries des Visconti. L'auteur nous plonge dans la genèse de *Mort à Venise*. Stockholm, hiver 1970 : deux destins vont être à jamais liés, ceux du cinéaste italien, Luchino Visconti et du jeune Björn Andrésen. Visconti, maestro des décors somp-

tueux, à qui on reproche de filmer la décadence, le « lustre qui pâlit », parcourt l'Europe à la recherche de l'incarnation idéale du jeune Tadzio, le héros de la nouvelle de Thomas Mann, *La Mort à Venise* qu'il veut porter à l'écran. Il a enfin trouvé pour son film « le plus beau garçon du monde » ; Björn Andrésen a quinze ans lorsqu'il se présente avec sa grand-mère aux auditions de *Mort à Venise*.

« Grand Hôtel de Stockholm, 19 février 1970, Maria amore, Celui que je cherchais dans le monde entier depuis des années m'est apparu ce matin ; il aura fallu traverser la Hongrie et la Russie avant de le trouver enfin ici. Il s'appelle Björn, venu avec sa grand-mère qui, je l'ai compris d'emblée, veut faire de lui une célébrité. L'enfant est très blond comme le sont les Suédois, grand, trop pour ses quinze ans (...) » S'appuyant sur des documents, des archives, des faits réels, le roman entremêle fiction subtile et réalité, les réflexions de Visconti à la première personne et les pages de journal de Björn. Les lettres de Visconti narrent ses voyages, ses pensées, ses journées de travail, parlent du tournage du film en cours, de celui qui, « dans son costume marin », ébahit jusqu'aux cadreur ; il écrit à sa grande amie, Maria Callas ou à sa muse, son amour, Helmut Berger. Émouvantes sont les lettres de Björn à sa mère qui a choisi de disparaître le laissant orphelin. Guillaume Perilhou fait revivre avec merveille un ancien monde, splendeurs et misères confondues. Éd. de l'Observatoire, 220 p., 20 €. **Corinne Amar**

## Mémoires



**Sarah Kofman**

**Rue Ordener, rue Labat**

C'est un texte autobiographique paru en 1994, avec une heureuse réédition aujourd'hui, un récit bref, à vif : le souvenir d'enfance d'une philosophe, le témoignage de sa vie de Juive sous la collaboration, l'Occupation, la guerre. Sarah Kofman (1934-1994) avait 7 ans lorsque la rafle du Vel d'Hiv a lieu et que la police de Vichy et la Gestapo arrêtent son père, le rabbin Bereck Kofman, qui

ne reviendra jamais, assassiné à Auschwitz dans des conditions horribles. « Le 16 juillet 1942, mon père savait qu'il allait être "ramassé". Le bruit en avait couru, une grande rafle se préparait pour ce jour-là. Rabbin d'une petite synagogue de la rue Duc dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, il était parti très tôt de la maison amener le plus de Juifs possible et les engager à se planquer au plus vite. » Il était rentré auprès de sa famille, et s'était mis à prier pour la vie sauve de sa femme et ses six enfants en bas âge, trois filles et trois garçons de deux à douze ans. Petite fille cachée, orpheline de père, seule, séparée de sa mère, à quoi ressemble l'apprentissage de la vie ? Avec un sens bouleversant du détail, Sarah Kofman raconte l'avant – les radieux souvenirs de la famille réunie, les chants, les prières, l'amour pour le père, le dévouement de la mère – et puis, la terreur de l'après – l'abandon, la séparation, la culpabilité, la survie enfin, par l'écriture. Sarah et sa mère trouvent refuge chez une ancienne voisine qui se prend d'affection vive, fusionnelle, pour la petite fille : la dame de la rue Labat, « mémé ». Chez elle, une grande bibliothèque. Elle l'encourage dans ses études, lui fait lire des livres, découvrir un autre monde. Figure maternelle rivale, nourricière, protectrice, elle l'arrache peu à peu à sa culture juive, supplantant sa véritable mère dans son cœur. Nourrie de littérature et de psychanalyse, spécialiste de Nietzsche et de Freud, Sarah Kofman enseignait la philosophie à la Sorbonne. *Rue Ordener Rue Labat* est son unique texte autobiographique. Elle se suicida en octobre 1994, quelques mois après la parution du livre. Éd. Verdier Poche, édition augmentée, 138 p., 12 €. **Corinne Amar**

## Récits



**Pierre Ducrozet, Autoportrait sans moi**

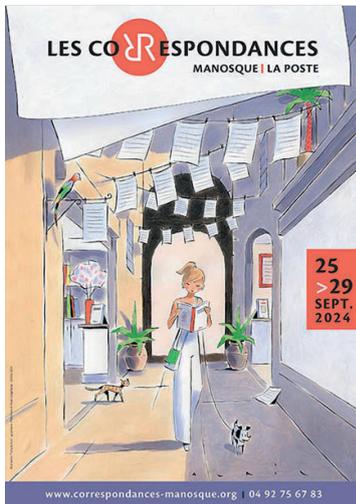
Utiliser un matériau personnel pour tendre vers l'universel, voilà ce qui a guidé Pierre Ducrozet tout au long de cet autoportrait conçu pour la collection Traits et portraits du Mercure de France. L'été est un repère central dans sa quête de couleurs, de sensations, d'intensité, de liberté, d'appréhension du monde. « J'appelle été tout ce qui nous élève, tout ce qui se détache de la continuité des jours ; l'intensité redoublée, la vie augmentée. C'est là où je me tiens droit. L'été est un lieu et je ne crois finalement qu'en eux. Je n'ai pas d'autre endroit où habiter. » Des lieux, il en a beaucoup parcourus, traquant des apparitions, des moments d'exaltation, à l'écoute de tout ce qui le traverse, de tout ce qui pourrait faire littérature ou sens. Berlin, Séville, New York, la Grèce, l'Inde, le Mexique, la Papouasie, Barcelone où il réside ; où qu'il soit, il lui faut éprouver son corps en mouvement, sonder l'humain. Sa première découverte de Brooklyn, grâce à l'argent d'un prix littéraire, nourrira ainsi *Eroïca*, son livre sur Basquiat. Vie et écriture sont étroitement liées. Pour lui écrire c'est « créer un état d'alerte, de porosité et de disponibilité maximale à ce qui pourrait

surgir, tout en maintenant à l'écart certaines tentations ou obsessions passagères. Cette attention redoublée maintient le corps en éveil, elle est une autre manière, plus vive, d'être présent. » Toutes les époques, toutes les images, tous les visages et les lieux rattachés à son existence, cohabitent en permanence. Cet enchevêtrement des choses, ce temps sans cesse déplié, Pierre Ducrozet le rend palpable dans les fragments de voyages, d'enfance, d'amours, d'amitiés, de littérature qu'il égrène au fil des pages. Les écrivains qui l'accompagnent, Bolaño, Borges, Cortázar, Cendrars, Char, Balzac, Nicolas Bouvier, le captivent par leur ingéniosité narrative à donner forme à « la vie la plus ample et la plus libre possible ». Qu'il convoque ses souvenirs, des expériences sensorielles et intimes ou analyse son rapport à l'écriture, tout se rejoint dans une même tentative de percer le mystère de ce qui se joue en nous et hors de nous. Éd. Mercure de France, 208 p., 21,50 €. **Élisabeth Miso**

# Agenda

Sélection de manifestations  
et projets soutenus par  
la Fondation La Poste

## Festivals



**Les Correspondances Manosque - La Poste • du 25 septembre au 29 septembre 2024**

**26<sup>e</sup> édition**

Fondé sur la rencontre et l'échange, le festival se déploie dans trois directions principales :

- Donner la parole aux auteurs à travers des exercices inédits : lectures, lectures croisées, performances, mais aussi rencontres sur les places de la ville.
- Mettre la littérature en correspondance avec d'autres formes artistiques en faisant aussi appel à des comédiens, des musiciens, des plasticiens pour des créations originales...
- Concevoir un vaste parcours d'écriture à travers une centaine « d'écritoires » pour investir la place publique, redécouvrir le plaisir de l'échange et envoyer des milliers de lettres.

**Le lauréat du prix « Envoyé par La Poste » 2024, Anatole Édouard Nicolo, est invité à Manosque : Vendredi 27 septembre**

> 15 h 30 / Place de l'Hôtel-de-Ville

Avec Eliot Ruffel, rencontre animée par Salomé Kiner.

[Le programme](#)

**Et notamment, des lectures :**

• *Jeanne*, par Jeanne Moreau par Dominique Reymond (Ouvrage soutenu par la Fondation La Poste) [Lire l'article de Corinne Amar](#)

• *Lettres choisies* de Stig Dagerman par Nicolas Maury (Ouvrage soutenu par la Fondation La Poste) [FlorLettres n°250](#)

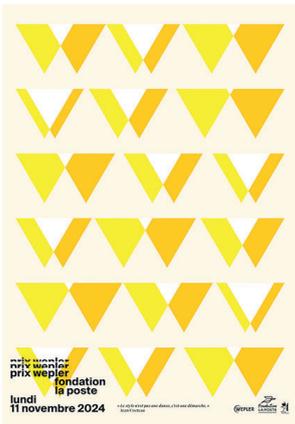
<https://fondationlaposte.org/projet/les-correspondances-manosque-la-poste-2024-0>

<https://correspondances-manosque.org/>

**Association Éclat de lire, Projet Jeune public au festival des correspondances de Manosque La Poste**

L'association Éclat de lire organise le volet famille et jeunesse du Festival des Correspondances Manosque La Poste. Plus particulièrement, des ateliers scolaires et tout public, en lien avec la correspondance épistolaire sont animés par un duo d'auteurs. De plus, des ateliers d'écriture au Centre culturel et littéraire Jean Giono sont proposés. Un concours d'écriture est également prévu. (21 établissements scolaires concernés)

# Prix littéraires



## La sélection du Prix Wepler-Fondation La Poste 2024 - 27<sup>e</sup> édition Le jury du Prix Wepler-Fondation La Poste a dévoilé, le lundi 12 septembre 2024, la liste des 12 œuvres en compétition pour sa 27<sup>e</sup> édition.

« Tous ces titres éblouissants seront portés par les différents acteurs du Prix durant plusieurs semaines jusqu'à l'annonce des lauréats le lundi 11 novembre. Chaque année depuis 27 ans, le Prix Wepler-Fondation La Poste récompense une œuvre littéraire contemporaine inclassable, et salue l'audace et la singularité d'un second titre par l'attribution d'une mention spéciale. La mise en place d'un jury tournant, constitué de libraires, d'une postière (ou d'un postier), de critiques littéraires et de lecteurs (dont une détenue), assure à ce Prix une indépendance, une fraîcheur et une sincérité de jugement qui se traduit par un résultat souvent inattendu.

Depuis sa création par la librairie des Abbesses en 1998, le Prix est soutenu par la Fondation La Poste, mécène audacieux reconnu pour sa grande variété d'initiatives culturelles, ainsi que par la brasserie Wepler, lieu mythique d'ancrage de nombreux écrivains contemporains.

L'édition 2024 fait le pari de la découverte en sélectionnant 5 primo-romanciers et le choix de l'éclectisme grâce à la présence de catalogues d'éditeurs ambitieux et exigeants.

Le Prix Wepler-Fondation La Poste est doté d'une somme de 10 000 € et de 3 000 € pour la mention spéciale du jury.»

### LA SÉLECTION DU PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2024

- *Roman de Ronce et d'Épine*, Lucie Baratte – ÉDITIONS DU TYPHON
- *Constellucination*, Louise Bentkowski – ÉDITIONS VERDIER
- *Pour Britney*, Louise Chennevière – ÉDITIONS P.O.L
- *Paris musée du XXI<sup>e</sup> siècle. Le dix-huitième arrondissement*, Thomas Clerc – ÉDITIONS DE MINUIT
- *Ann d'Angleterre*, Julia Deck – ÉDITIONS DU SEUIL
- *Amiante*, Sébastien Dulude – ÉDITIONS LA PEUPLADE
- *Mélusine reloaded*, Laure Gauthier – ÉDITIONS CORTI
- *Mémoires sauvées de l'eau*, Nina Leger – ÉDITIONS GALLIMARD
- *Mythologie du 12*, Célestin de Meeûs – ÉDITIONS DU SOUS-SOL
- *Palais de verre*, Mariette Navarro – ÉDITIONS QUIDAM
- *La Petite Bonne*, Bérénice Pichat – ÉDITIONS LES AVRILS
- *Après ça*, Eliot Ruffel – ÉDITIONS DE L'OLIVIER



### LE JURY DU PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2024

- Oriane Delacroix, programmatrice aux *Midis de Culture* (France Culture)
- Théodore Dillerin, libraire (Le Comptoir des mots)
- Marie Dupont, lectrice (actuellement détenue au centre pénitentiaire de Rennes)
- Philippe Ginésy, libraire (Librairie des Abbesses)
- Mélanie Giustino, libraire (La Mouette Rieuse)
- Fabien Jannelle, lecteur
- Quentin Lafay, producteur des *Questions du soir* (France Culture)
- Sébastien Omont, membre du comité de rédaction d'*En attendant Nadeau* et de *La Femelle du Requin*
- Sylvie Réal, lectrice
- Christine Vilca, lectrice (La Poste)
- Marie-Rose Guarniéri, fondatrice du Prix Wepler-Fondation La Poste
- Élisabeth Sanchez, secrétaire générale du Prix Wepler-Fondation La Poste

**POUR RAPPEL**

**LES LAURÉATS DU PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2023**

Prix Wepler-Fondation La Poste : Élixa Shua Dusapin, *Le vieil incendie* – ÉDITIONS ZOË ([FloriLettres 245, décembre 2023](#))

Mention spéciale : Arthur Dreyfus, *La Troisième main* – ÉDITIONS P.O.L



**La Sélection du Prix Vendredi 2024 - 8<sup>e</sup> édition**

**Jeudi 5 septembre 2024, la première sélection des dix titres a été annoncée.**

**Mardi 5 novembre 2024 le lauréat ou la lauréate des Prix sera proclamé.**

Premier grand prix national de littérature adolescente en langue française, le Prix Vendredi a été créé en 2016 par le groupe des éditeurs Jeunesse du Syndicat national de l'édition pour valoriser le dynamisme et la qualité de création de la littérature jeunesse contemporaine.

Chaque année, une sélection de 10 ouvrages francophones destinés aux plus de 13 ans, publiés entre le 1er octobre de l'année précédente et le 30 septembre de l'édition en cours, est soumise à un jury de professionnels.

**En 2023, le Prix Vendredi a été décerné à Claudine Desmarteau pour son roman *Au nom de Chris* (Gallimard Jeunesse, 2023).**

Depuis l'édition 2023, une collaboration du Prix Vendredi avec le pass Culture a été initiée et donne lieu à la création du « Prix Vendredi - Jury des jeunes pass Culture », en complément de la distinction du Prix du jury. Sept jeunes lecteurs et lectrices, âgés de 15 à 20 ans et issus de différentes régions, ont été sélectionnés suite à un appel à participations diffusé durant l'été. En 2023, ce Prix a été décerné à Arnaud Cathrine pour son roman *Octave* (Robert Laffont, 2023).

Le Prix Vendredi bénéficie du soutien de La Fondation d'entreprise La Poste, qui dote le prix d'un chèque de 2 000 €, et de la Sofia. Il est organisé en partenariat avec le magazine Je Bouquine (Bayard Presse) et le pass Culture.

La Fondation La Poste offre une dotation complémentaire de 1 000 € à l'attention de l'auteur ou de l'autrice qui se voit remettre le Prix Vendredi - Jury des jeunes pass Culture.

**LA SÉLECTION DU PRIX VENDREDI 2024 :**

- *Charbon bleu*, Anne Loyer, Éditions D'eux
- *Des Jours comme des nuits*, Sébastien Joanniez, Le Rouergue
- *Deux mois chez Andréa*, Julien Dufresne-Lamy, Nathan
- *Infiltré*, Laurent Petitmangin, Actes Sud Jeunesse
- *La Cabane*, Ludovic Lecomte, L'école des Loisirs
- *La Chasse*, Maureen Desmailles, Éditions Thierry Magnier
- *La Louve*, Antonin Sabot, Talents Hauts
- *Les Coquillages ne s'ouvrent qu'en été*, Clara Héraud, Hachette Romans
- *Reine de l'Ouest*, H. Lenoir, Sarbacane
- *Vindicte*, Gildas Guyot, Faction

**LE JURY DU PRIX VENDREDI EST COMPOSÉ DE :**

Raphaële Botte, journaliste pour le supplément Livres de *Mon Quotidien*, pour le magazine *Lire* et pour *Télérama*.

Claudine Desmarteau, autrice lauréate du Prix Vendredi 2023.

Philippe-Jean Catinchi, rédacteur culture au *Monde*.

Françoise Dargent, rédactrice en chef Culture au *Figaro* et autrice de trois romans jeunesse.

Marie Desplechin, journaliste et autrice de livres jeunesse et adultes.

Nathalie Riché, éditrice en sciences humaines (adultes) et critique en littérature jeunesse, elle anime le blog [www.allonzenfants.com](http://www.allonzenfants.com).

Simon Roguet, libraire à la librairie M'Lire, Laval.

Cécile Ribault-Caillol, journaliste.

Tom Levêque, auteur et spécialiste de la littérature adolescente.

<https://fondationlaposte.org/projet/la-selection-du-prix-vendredi-2024>

<https://www.prixvendredi.fr/>

## Spectacles



**KRUSH - Carnet de correspondances**  
**Production Paradox Palace en coréalisation avec le Théâtre du Châtelet : 19 et 22 septembre 2024**

Après *Watch* (le temps) en 2022 et *Flouz* (l'argent) en 2023, le triptyque de Paradox Palace se termine avec *Krush*, une troisième création au Théâtre du Châtelet, autour du lien et de la relation.

Entre les crush et les krash amoureux et familiaux, le lien et la relation sont mis à l'épreuve. Les correspondances intimes des résidents du Samusocial, de l'Ehpad, des élèves de CE1 et de personnes sous main de justice seront incarnées sur la scène du Châtelet par le Paradox Palace, comédiens, anciens détenus et résidents d'hébergement social et d'Ehpad.

Conception et mise en scène OLIVIER FREDJ  
 Conception musicale et piano SHANI DILUKA  
 Musique électronique MATIAS AGUAYO  
 Trio de percussions SR9

<https://fondationlaposte.org/projet/krush-paradox-palace-sept-2024>  
<https://www.chatelet.com/programmation/24-25/krush/>

## Films



« **Le confiné de 14-18 : mémoires d'un postier** »  
**Documentaire de 52 minutes, écrit et réalisé par Frédéric Monteil.**  
**Produit par Catherine Lopez**  
**C TON FILM productions**  
**Le 11 Novembre 2024, le film sera diffusé à 20h55 sur Planète+.**

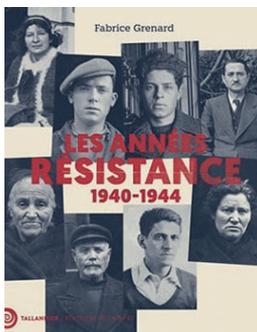
Par un beau matin de février, un inconnu dépose chez Emmaüs, en banlieue parisienne, quelques cartons encombrants et repart aussitôt. Dans le bric-à-brac de l'entrepôt, un compagnon trie les objets reçus. En dehors de quelques bibelots et DVD, son attention est vite attirée par ce qui traîne au fond d'un sac plastique : neuf carnets reliés et jaunis, rédigés à la main d'une fine écriture d'antan. Rien à voir avec les centaines de romans policiers ou à l'eau-de-rose qu'il voit défiler chaque jour. Aussitôt, c'est une révélation. Un siècle après la fin de la Première Guerre mondiale vient de resurgir un document rare : les mémoires inédits d'un postier de la ville de Douai, de 1914 à 1918. À travers 2000 pages, agrémentées de coupures de presse et de dessins, Achille Bourgin, l'auteur de ces lignes écrites parfois sous les bombes, livre une vision exceptionnellement précise de la Première Guerre, vécue au jour le jour dans cette ville du Nord de la France.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/le-confine-de-14-18-memoires-dun-postier-un-documentaire-ecrit-et-realise-par-frederic>  
<https://www.ctonfilm.com/>

## Livres

### Éditions de correspondances soutenues par la Fondation Octobre 2024

**Les années Résistance. 1940-1944, éditions Tallandier, 10 octobre 2024.**



**L'histoire de Résistance ne cesse de s'enrichir et de nouvelles archives sont régulièrement exhumées.**

*Les années Résistance. 1940-1944* est le fruit d'une étroite collaboration entre la Fondation pour la Résistance et les Archives nationales, qui a permis de mettre au jour un certain nombre de documents issus de fonds privés nouvellement répertoriés, publiés ici pour la première fois. Un travail au sein des archives départementales et des musées nationaux et régionaux de la Résistance est venu compléter le corpus.

Plus de 200 documents (correspondance, rapports, télégrammes, photographies, dessins...) constituent le cœur de l'ouvrage. Ils racontent une nouvelle histoire de la Résistance dans laquelle l'archive est au centre de la réflexion et de l'analyse et non cantonnée à un simple rôle illustratif, au plus près de la recherche historiographique (par exemple sur le rôle des femmes, de la résistance dite « passive », sur l'attitude des « vichysto-résistants » ...).

Dans une démarche chronologique, l'ouvrage raconte la façon dont la Résistance naît, se structure et s'organise dans le temps, autour des événements forts de son histoire. Des séquences plus thématiques portent sur le quotidien des résistants et l'univers de la clandestinité.

L'auteur : Directeur de la Fondation de la Résistance, **Fabrice Grenard** est spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en France. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Ils ont pris le maquis* (Tallandier, 2022), *Jean Moulin, le héros oublié* (Plon, 2023) et *Histoire d'objets de la Résistance* avec Frantz Malassis (Histoire et collections, 2024).

Avec la contribution de Fabrice Bourrée, spécialiste des archives de la Résistance. <https://fondationlaposte.org/projet/les-annees-resistance-1940-1944>  
<https://www.tallandier.com/>

**Le Ventre de Joseph, Éditions Thierry Magnier, 16 octobre 2024**



**Livre jeunesse de Marie Desplechin et Michaël Cailloux**

Ce projet est une correspondance croisée entre quatre protagonistes : Joseph Tétar, un jeune enfant a priori chétif qui vit cloîtré dans le château familial ; Marie-Adélaïde de Silly veuve Tétar, la mère de Joseph ; le père Rémy-des-Anges, un abbé naturaliste passionné de botanique ; et Fanette Martin, domestique au château. Voilà pour les personnages, le cadre à présent : deux lieux d'où partent et arrivent les lettres, un grand château au vaste domaine et une abbaye isolée où le jardin des simples occupe désormais toutes les pensées de l'abbé. Quand ? Le milieu du XVIIIe siècle.

Maintenant, l'histoire : lorsque Marie-Adélaïde de Silly veuve Tétar sollicite l'aide du père Rémy-des-Anges pour son fils Joseph qui souffre de terribles maux de ventre, elle ne s'attend pas à ce que ses lettres viennent changer sa vie. C'est que, petit à petit, une proximité se crée entre Joseph et l'abbé, et les lettres échangées entre Marie-Adélaïde et l'abbé prennent quant à elles une tournure pour le moins intime : ces deux-là se connaissaient en fait dans leur vie « d'avant » et avaient même été amants. À ce trio vient se mêler Fanette, l'intendante du château, qui s'inquiète du traitement original prescrit par l'abbé à son cher petit Joseph. Depuis que les

conseils de l'abbé sont appliqués, Joseph est méconnaissable, en pleine forme mais toujours fourré dehors par monts et par vaux, et de drôles de bestioles ont envahi les pièces, suivant Joseph comme une nuée bourdonnante.

Avec une plume magistrale et un humour irrésistible, Marie Desplechin nous embarque dans une aventure familiale baroque où botanique et quête des origines s'entremêlent avec passion. C'est drôle, réjouissant, prenant, et c'est avec regret que l'on quitte ces personnages si bien campés qui nous parlent tous d'une seule et même chose finalement : de liberté.

Les illustrations de Michaël Cailloux, à l'univers végétal et animal fourmillant de détails, accompagnent le texte de toute leur singularité et créent une atmosphère absolument envoûtante.

Public : à partir de 10 ans

<https://fondationlaposte.org/projet/le-ventre-de-joseph-de-marie-desplechin-et-michael-cailloux>

<https://www.editions-thierry-magnier.com/>



### **Épistolaire N°50 « Colette en toutes lettres », Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire (AIRE), octobre 2024**

**Diffusion : Honoré Champion.**

Si la romancière, l'intellectuelle, la femme émancipée en Colette sont souvent objets d'études, l'épistolière l'est moins. Ce dossier, qui fait appel à des spécialistes français et étrangers de l'écrivaine, se propose de revisiter l'abondante correspondance de Colette.

Précédé par une présentation de Frédéric Maget, président de la Société des amis de Colette et directeur de sa maison natale à Saint-Sauveur-en-Puisaye, et de Carmen Boustani, autrice, le dossier se divise en trois parties, chacune explorant des aspects spécifiques de la correspondance : **les constellations féminines dans les réseaux épistolaires de l'écrivaine ; l'art épistolaire chez Colette ; les passages multiples de la lettre à l'œuvre.**

Chacune de ces **trois parties** est accompagnée de lettres et cartes postales inédites signées de l'écrivaine.

**« Perspectives » : qui rassemble huit contributions faisant intervenir spécialistes confirmés de l'épistolaire et jeunes chercheurs.**

**« Chroniques » : on y trouvera un riche état de la question de la correspondance de Colette réalisé par Frédéric Magnet et Chantal Bigot, ainsi qu'un entretien avec Evelyne Bloch-Dano, biographe et romancière.**

**« Recherche » : propose des recensions d'ouvrages sur l'épistolaire.**

Si Colette a écrit de très nombreuses lettres à des correspondants les plus divers, celles-ci n'ont pas bénéficié d'une édition complète et se trouvent actuellement disséminées dans différents recueils. C'est peut-être pour cette raison que la correspondance de la romancière a donné lieu à très peu d'études spécifiques : ce numéro d'Épistolaire est le premier volume d'études consacrées à la correspondance de Colette. Il s'adresse aux familiers de l'œuvre de Colette, à ceux qui ont été enchantés par la visite de sa maison à Saint-Sauveur-en-Puisaye, et plus généralement à tous ceux qui aiment à prendre les chemins de traverse de la correspondance pour découvrir l'univers d'un auteur. Outre les analyses nouvelles qu'il propose sur l'art épistolaire selon Colette, ce dossier offre au lecteur de nombreux inédits : lettres et cartes postales rédigées par la romancière.

<https://fondationlaposte.org/projet/epistolaire-ndeg50-colette-en-toutes-lettres-octobre-2024>

<http://www.epistolaire.org/>

## Manifestations du Musée de La Poste

# Expositions

### « Carnets de timbres dans l'air du temps »

Jusqu'au 13 octobre 2025

Musée de La Poste, Paris 15e



Visitez la Tunisie,  
couverture du carnet  
de timbres-poste,  
héliogravure, 1922.

Eau minérale Boussang,  
carnet privé avec porte-timbres,  
typographie, 1907-1910.

Lux Radio  
couverture du carnet  
de timbres-poste,  
héliogravure, 1929.

**Le Musée de La Poste propose à ses visiteurs de découvrir l'histoire du carnet de timbres, objet emblématique de l'univers postal.**

À travers une collection de près de 200 carnets de timbres, affiches et dessins originaux, le visiteur est invité à déambuler parmi les différents formats et messages de cet objet, reflet des mutations de la société française.

**L'origine du carnet de timbres, en 1906,** repose avant tout sur un besoin de praticité : le souhait des Français de disposer d'une douzaine de timbres à portée de main réunis dans un objet facile à glisser dans un sac à main ou un portefeuille. Les carnets de timbres sont d'abord entièrement réalisés par La Poste. Le support est neutre, c'est l'utilité qui prime.

**En 1922, La Poste confie à un concessionnaire** la confection des couvertures des carnets. Le

publicitaire y voit alors une opportunité, allant même jusqu'à utiliser les marges des timbres-poste, créant ainsi les « publicitimbres ». Jusqu'en 1940 la création des carnets de timbres est prolifique, 1 500 couvertures voient le jour. Quatre thèmes prédominent : la santé et la prévention, l'automobile, les grands magasins et produits de consommation, mais aussi les loisirs, les voyages et le thermalisme.

**Face à cet afflux de productions privées, La Poste met fin à la concession des carnets de timbres dans les années 1950** et se charge elle-même de l'impression des couvertures de carnets. Leur format évolue, l'accent est à nouveau mis sur l'aspect utilitaire avec de moins en moins de place pour la publicité.

**À partir de 1985 de nouvelles séries thématiques voient le jour** : les personnages célèbres, la journée du timbre, ainsi que les carnets « à messages » qui prennent de plus en plus d'importance. La Poste fait appel à des peintres, dessinateurs, street-artistes ou illustrateurs de bandes dessinées. Désormais, le carnet de timbres, cher aux Français, n'est plus seulement utile, il est une authentique création artistique.

**Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris**

[Pour en savoir plus](#)

## Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale  
(indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly  
FloriLettres : ISSN 1777-563

## Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste  
CP B 707  
75757 Paris Cedex 15  
Tél : 07 84 37 16 77  
fondation.laposte@laposte.fr

[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

